

ÉTAT CHAOTIQUE DE LA MORALE CONTEMPORAINE...

Je m'arrête à cette vision magique de l'homme parfaitement heureux au milieu de ses semblables également heureux et je demande pardon au lecteur de l'avoir aussi longtemps entretenu de la morale utilitaire, malgré mon avis préalable que je n'en ferai rien.

Aussi bien, cette éthique est d'ordinaire si mal comprise et si diversement appréciée, que cet exposé - hélas trop court encore et à coup sûr bien imparfait, mais exact - était indispensable pour l'intelligence de ce qui va suivre.

J'ai dit plus haut que la morale sociale contemporaine, sans avoir conservé la pure tradition d'une des quatre écoles dont je viens d'esquisser la doctrine, est une sorte d'amalgame dans lequel entrent des éléments confus de chacune d'elles.

A cela, rien d'extraordinaire; notre époque traverse, à tous les points de vue et à celui-là d'une façon peut-être plus accentuée, une phase de trouble et de transition qui semble devoir être décisive.

Tandis que l'homme s'essaye à s'affranchir des préjugés du passé, tandis qu'il prend une conscience de plus en plus nette de la vie individuelle et sociale, tandis que lentement, mais sûrement, se redresse son échine longtemps ployée sous le faix des devoirs accumulés à l'envi sur sa pauvre carcasse, tandis qu'enfin, fatigué de s'entendre assourdir par les clameurs intéressées de ceux qui lui parlent sans cesse d'obligations et de contraintes, il affirme sa volonté de faire valoir ses droits, la meute continue à aboyer sans cesse autour de lui.

C'est une étourdissante cacophonie, un tintaramesque concert au milieu duquel il est impossible de s'y reconnaître. Écoutez:

«Crois en Dieu; aime-le et respecte sa loi souveraine. - Dieu n'existe pas, c'est une fiction née de l'ignorance et de la crainte, entretenue et développée par les intrigants et les exploiters, pour te mieux pressurer et asservir.

- Écoute les conseils de la Vertu, de la Justice. La Vertu seule est aimable; seule la Justice veut que l'homme s'incline devant elle. Vertu et Justice ne sont que verba et voces. Elles sont les produits d'abstrakteurs de quintessence, de cerveaux malades et d'imaginations en délire. Éloigne-toi des austères à la phraséologie creuse, sèche et emphatique.

- Ne songe qu'à autrui; que tous tes efforts tendent à lui faire du bien; le dévouement est nécessaire, c'est la plus belle des vertus, c'est la vertu-mère; le bonheur est dans le sacrifice. - Regarde, mais regarde donc autour de toi. Ces êtres en tout semblables à toi-même qui se gaudissent à la vue de tes souffrances se réjouissent de tes pleurs et crèvent de jalousie au spectacle de ta prospérité; ces êtres qui, après t'avoir jeté à terre, te passent sur le ventre pour accéder plus vite à la richesse et aux honneurs; ne serait-ce pas folie de te sacrifier à leur bonheur?

- La conscience est tout. Eh! qu'importe le dédain des cuistres, le ricanement des imbéciles, les calomnies des envieux, les sarcasmes des fielleux, les tracasseries des méchants, les vexations des cafards, les persécutions des dirigeants, les excommunications des fanatiques, les sentences des sectaires! La satisfaction du devoir accompli, le témoignage intime de la conscience; voilà le bonheur, le seul qui ne trahit pas.

- Le Devoir? la Conscience? D'où sortent ces revenants? Où est le Devoir? Où se trouve la Conscience? D'où dérive le premier? Comment est faite la seconde? Malheureux! voilà des siècles que tu te courbes devant ces mots magiques: Devoir, Conscience, et on ne t'a jamais répondu clairement!

- Fi des religions, des dogmes et des tirades sur la vertu pure de tout alliage! La loi, la loi seule doit te servir de règle de conduite. C'est d'elle que tu apprendras ce que tu dois éviter; c'est elle qui te marquera la conduite à suivre! - Tourne le dos au législateur. La loi est injuste, elle n'est faite que pour consacrer,

légitimer et sauvegarder les usurpations des riches, les iniquités des grands.

- Homme, depuis vingt lustres on a reconnu dans une retentissante déclaration l'existence des droits que la nature t'a conféré. On t'a dit qu'il importe de travailler avant tout à ta propre félicité, que la fin de l'être, c'est le bonheur et que le bien consiste dans l'obtention de cette fin; on t'a dit que l'esclavage est un mal et la servitude une honte; tu es fait pour la liberté et le plaisir; sache t'émanciper de toute ennuyeuse tutelle, de toute déshonorante autorité. Recherche ton plaisir, ta satisfaction. Jouir, être heureux, c'est vivre et vivre pleinement; c'est ton droit, ce serait au besoin ton devoir, si l'on pouvait admettre qu'il en existât pour toi.

- Homme, ne prête pas l'oreille à ces détestables conseils de l'égoïsme. Vivre pour jouir, c'est se ravalier au rang de la bête, c'est retourner à la primitive animalité, c'est perdre toute dignité, c'est renoncer à tout noble idéal, c'est devenir l'esclave des plus vils instincts, des plus honteuses passions».

Tels sont - et bien d'autres avec - les appels contradictoires qui se croisent dans l'air et sollicitent les humains, les tiraillant dans tous les sens; ici, sous la forme de conseil, là sous celle de commandement; tantôt d'une voix insinuante et douée comme une supplication, tantôt d'un ton cassant et raide comme un ordre catégorique.

Si vous vous êtes trouvé par hasard à la foire du Trône ou de Neuilly, les oreilles déchirées par les cuivres, les orgues de Barbarie, les sifflets et les coups de grosse caisse faisant rage tous ensemble pour attirer le badaud; les yeux braqués sur les parades, les exhibitions, les animaux exposés, les jongleries des baladins, le sourire engageant des danseuses en maillot clair et les peintures criardes représentant une femme colosse, un monstre, un phénomène incroyable, ou une lutte sans pitié; la bouche ouverte aux dégoisages des forains, aux plaisanteries des paillasses, aux niaiseries des pitres, aux alléchantes promesses des barnums, n'avez-vous pas vu flotter sur la foule amusée, attirée, séduite, incrédule ou désabusée, une curieuse indécision qui la porte tour à tour devant la toile ou les planches de chaque baraque? N'avez-vous pas vu, en présence de ces maillots, biceps, orchestres, farces et boniments qui, tous, leur promettent - pour la bagatelle de quelques sous - un inoubliable plaisir, un spectacle incomparable, ces milliers de personnes se demander par où elles commenceront et circuler sans savoir se décider, au milieu du tourbillon de poussière quelles soulèvent, les côtes meurtries par les coups de coude et les pieds blessés par les chaussures des maladroits?

C'est exactement ce qui se passe, à notre époque, mais pour une chose autrement importante. Car si le langage des moralistes est si divers, si contrastant d'école à école, il est un point sur lequel tous du moins s'entendent à merveille: c'est que le but de la morale, c'est le bonheur. Les adeptes de la morale religieuse le placent au-delà de la tombe et nous invitent à aimer la souffrance dans cette vie périssable mais ils nous convoquent à une béatitude sans fin, juste compensation des douleurs d'ici-bas courageusement acceptées. Les affirmations des autres morales varient sur la façon de concevoir le bonheur, sur la forme qu'il revêt, le lieu où il se trouve et la route qui y conduit; mais toutes, absolument toutes, proclament qu'il est la fin de l'individu.

Ce bonheur est-il à droite ou à gauche, au ciel ou sur la terre, dans cette vie ou dans l'autre, dans l'amour de Dieu ou celui du prochain, dans le désintéressement ou la cupidité, dans l'épanouissement sans frein ou la répression des appétits et des passions? Toutes ces questions, d'une importance extrême, sont loin d'être élucidées. L'esprit humain tâtonne, encore égaré dans les obscurités de l'ignorance ancestrale; s'il commence à se méfier des décevantes illusions du mysticisme, s'il ne se sent plus soutenu par le spiritualisme d'antan, il tremble de se confier au réalisme matérialiste. Perdu dans ce sombre dédale, il interroge anxieusement les profondeurs du labyrinthe sans en pouvoir découvrir l'issue, sans réussir à trouver la route qui guidera ses pas chancelants vers les *radiosités* de la lumière.

Il passe tour à tour de l'extrême espoir à la désespérance extrême, du courage invincible au mortel abattement, du fanatisme aveugle de la foi au scepticisme intégral, de la vigueur indomptable à l'agonisante faiblesse.

Les consciences humaines, de nos jours, sont pareilles à ces feuilles desséchées et jaunies que l'automne a arrachées aux géants de la forêt et dont elle a jonché le sol. Le soleil se voile, les nuages s'amoncellent à l'horizon; le vent souffle en violentes rafales; la pluie tombe en abondance; l'orage est déchaîné; la nature semble en furie: les éléments, ivres de rage, se livrent à un terrifiant combat. Le feu, l'air et l'eau roulent pêle-mêle avec un énorme fracas. Pauvres petites feuilles, elles se blottissent craintivement les unes contre les autres, se réfugient, épeurées, contre un tertre, un obstacle, où elles semblent devoir trouver un asile: mais l'ouragan a vite fait de les en déloger; les voilà qui flottent éperdues, chassées dans tous les sens, désunies, froissées, déchirées, meurtries, maculées, ruisselantes, informes.

N'est-ce pas là la saisissante image de notre époque bouleversée? Le vent des révolutions secoue vigoureusement les arbres séculaires: religion, famille, patrie, propriété, auxquelles se sont accrochées - telles des feuilles - les consciences humaines. Les luttes des partis, les rivalités des classes, les haines des nations, les antagonismes des groupes, le déchirement des familles, les conflits individuels annoncent la prochaine tourmente. Les consciences timorées se cramponnent désespérément aux rameaux qui tremblent de vétusté; des millions en sont violemment arrachées et tourbillonnent, au son du discordant orchestre des vents déchaînés. Voici que la tempête mugit, répandant la terreur sur son passage et entassant les ruines. Où est il, le coin d'azur vers lequel, perçant le voile qui cache l'avenir à nos yeux hésitants, les esprits s'orienteront? Où est-il, le rayon de soleil qui fera fondre les neiges de la haine et jettera dans les cœurs la chaleur vivifiante de la paix et de l'amour?

N'est-ce pas cette désorientation de la conscience publique et cette angoissante hostilité des cœurs qui caractérisent notre génération? Ce trouble des cerveaux, cet affolement de la pensée, cet affaissement des volontés se produisent à toutes les périodes de transition, alors que l'humanité se trouve sur les confins d'un monde qui s'en va et d'un autre qui apparaît c'est comme l'heure matinale où l'aube commence à dessiner vaguement sur un fond resté sombre les objets encore mal éclairés

(Extrait de *La Douleur universelle*).

Sébastien FAURE.
